

Des passages à faire

Éléments pour une grille de lecture

Anne-Marie Aitken

Rédactrice en chef adjointe, Revue *Relations*

L'exercice que nous allons faire maintenant est un peu risqué. J'en ai conscience. Risque de répéter ce qui s'est déjà dit. Risque d'apporter de nouveaux éléments et de vous saturer. Je me risque quand même car le but est de s'approprier ces fameux passages à faire. Le mot « grille de lecture » peut évoquer quelque chose d'enfermant. Je voudrais au contraire ouvrir.

Je voudrais d'abord souligner avec des crayons de plusieurs couleurs la nouveauté de la situation dans laquelle nous sommes. Repenser l'éducation de la foi des chrétiens, de tous les catholiques ni plus ni moins !

Et comme je le disais dans un article paru dans la revue *Relations* en juillet-août 1999 : « Il ne s'agit pas de réaménager ce qui existe déjà, mais de prendre acte de la rupture qui s'est opérée. Un univers s'écroule, quelque chose de neuf est à inventer ».

Pour prendre la mesure de ces changements, je vous propose de considérer quatre dimensions.

1. La dimension historique

Nous nous situons toujours dans le temps et dans une histoire. Nous ne sommes pas les premiers à vivre des passages et nous ne serons pas les derniers.

Prenons conscience à grands traits des changements survenus en vingt siècles de christianisme.

- Aux premiers siècles de l'Église, l'éduca-

tion de la foi se vivait à travers l'**initiation** chrétienne avec le parcours du catéchuménat. On devenait chrétien à l'intérieur d'une société qui ne l'était pas encore. Cela prenait du temps et demandait une réelle conversion au Christ et à sa manière de vivre, en se détournant des idoles.

- Au Moyen Âge, après la chute de l'Empire romain, l'Église apparaît comme la seule force qui a su tenir. La chrétienté va naître. L'Église occupe la place de mère et d'éducatrice. Elle mise sur l'**imprégnation** par la liturgie, l'art, le sentiment du sacré, l'encadrement paroissial. Rien n'est prévu pour les enfants baptisés dès leur naissance. La catéchèse consiste dans l'apprentissage tout au long de la vie, des mœurs et des attitudes chrétiennes : un art de bien vivre et de bien mourir.
- Du XVI^e au XIX^e siècle, une instruction religieuse systématique doit permettre à chacun de savoir ce qui est nécessaire au salut. Elle prend la forme d'un **enseignement** à travers le catéchisme qui né en Europe, s'exporte jusqu'au Nouveau Monde. L'accent est mis sur la connaissance dans un monde fortement marqué par le christianisme, mais où l'esprit critique est bien éveillé. Cependant les institutions restent fortes.
- Au XX^e siècle, le catéchisme est contesté par une mentalité scientifique et technique, réfractaire aux vérités toutes faites imposées d'en haut. Au Concile Vatican II, l'Église reconnaît que les chrétiens vivent dans un monde pluri-religieux. L'accent est mis sur l'expérience de la foi et sur la

communication. C'est dans le dialogue que l'intelligence de la foi se construit. Il s'agit alors de donner la parole dans les deux sens du terme. Se mettre à l'écoute de la Parole de Dieu et parler de ce qu'elle suscite en chacun.

Donc quatre modes différents : l'initiation, l'imprégnation, l'enseignement et la communication.

La proposition de la foi serait-elle notre nouveau mode en ce début du XXI^e siècle ?

2. La dimension sociologique

Nous vivons dans une société donnée et ce contexte marque beaucoup notre manière de voir les choses et de les vivre. Je voudrais insister ici sur deux aspects :

- le rapport entre Église et société au Québec aujourd'hui,
- la question de la transmission aujourd'hui.

Comme nous avons pu le constater à travers les différentes étapes de l'histoire, le rapport que la religion ou l'Église entretient avec la société et avec l'État est d'une importance capitale. Ici au Québec, l'Église a eu une grande emprise sur les individus et sur toutes les institutions.

Mais dans un monde sécularisé où toutes sortes de croyances s'offrent sur le marché, la culture catholique se trouve marginalisée par rapport à la culture commune. La foi chrétienne se trouve reléguée dans le domaine du privé. Elle se trouve confrontée à la question de sa crédibilité, dans un monde qui mise tout sur la rationalité technique. Dans une société éclatée, la pratique chrétienne peut se réduire aux gestes conformistes susceptibles de signaler l'appartenance au groupe. Elle doit susciter un engagement dans le monde, au nom de la conviction qui habite le croyant. C'est par l'agir dont il témoigne que la crédibilité d'un discours s'assure.

Dans une société plurielle, la pertinence d'un discours se vérifie dans l'action.

L'éducation de la foi implique la cohérence du dire et du faire. Elle pose aussi aux institutions catholiques le problème de leur crédibilité. Car le défi de la crédibilité, en effet, ne se manifeste pas seulement dans les rapports de l'Église avec les institutions civiles. Il existe aussi à l'intérieur des institutions ecclésiastiques. Se profile à l'horizon la place des femmes dans l'Église, elles qui sont majoritairement présentes dans la catéchèse. On voit ici que les passages que nous sommes appelés à vivre dépassent de loin la simple éducation de la foi des enfants et des jeunes. Certains s'interrogent même sur l'avenir du christianisme en Occident.

- La crise de la transmission

Il faut le reconnaître, nous vivons une crise de transmission généralisée. Cette rupture constitue pour beaucoup une grande énigme. La question posée à l'Église est aussi une question posée à notre société : serions-nous entrés dans une société démunie de toute initiation ? C'est une nouveauté dans l'histoire des sociétés. Car toute société s'est toujours donné les rites et les procédures par lesquels se transmettent, des aînés aux plus jeunes, les systèmes de valeurs qui assurent la cohésion sociale et dessinent les contours essentiels de l'identité collective. Mais aujourd'hui les rapports entre les générations sont bousculés. Les parents sont marqués par le passé, ils ont perdu une large part de leur capacité d'information et de formation, de leur autorité. Les descendants ne se situent plus en termes de continuité, mais de changements incessants et d'innovation. La crise de la culture est celle de la tradition et de l'autorité. Les appartenances sont malmenées. Des sociologues parlent de la difficile affiliation. Les individus sont renvoyés à eux-mêmes.

Dans la transmission de la foi aujourd'hui, s'il faut une autorité, ce sera d'abord l'autorité personnelle et spirituelle des témoins avant d'être l'autorité que confère une fonction.

D'autre part, nous aurons beau proposer la foi le mieux possible, il n'est pas sûr que nous « ferons » beaucoup de chrétiens ! Il vaut mieux en être conscients dès le départ.

3. La dimension théologique

Les changements que nous sommes appelés à vivre ont une incidence sur la manière de dire et de concevoir la foi. Ils peuvent aussi modifier notre langage de la foi.

- Il me semble que la situation actuelle nous invite à nous poser une question assez radicale : qu'est-ce que la foi ? **Qu'est-ce que croire ?** Comment avons-nous compris et vécu la foi jusqu'à maintenant ?

Dans un contexte de chrétienté, on a longtemps pensé que la foi se transmettait de génération en génération. On s'attendait généralement à ce que les enfants de parents chrétiens soient eux-mêmes chrétiens. La foi était conçue comme un héritage, qu'on recevait en cadeau en même temps qu'on recevait la vie. On entrait alors spontanément dans un système de croyances, de rites et de valeurs. Cette vision des choses est fortement ébranlée au sein d'une société pluraliste et sécularisée. Des parents très convaincus de leur foi ont des enfants et des petits-enfants qui se disent agnostiques, et des jeunes de familles non pratiquantes demandent le baptême, à la suite d'une rencontre avec le Christ.

La sécularisation oblige à repenser les liens qui unissent la religion et la foi, pour ne pas confondre l'une avec l'autre. Car la religion n'est pas la foi, mais le langage ou les formes culturelles dans lesquels une foi se dit et se vit. Ces dernières englobent la profession de foi, la liturgie, la morale et les valeurs, l'organisation ecclésiale. Il n'y a pas de foi vivante sans religion, mais on peut bien avoir une pratique religieuse ou vivre de valeurs héritées du christianisme sans jamais être entré dans l'expérience de la foi. L'illusion consiste à croire qu'une religion établie, stable dans ses formes, objet d'un consensus social, qui marque les mœurs et les lois de la société, signifie à coup sûr la foi vivante de tous ses membres.

La grande majorité des Québécois, aujourd'hui, se déclarent encore catholiques. Toutefois, il convient de reconnaître que la situation du catholicisme a beaucoup évolué. De référence obligée, il se fait une voix parmi

d'autres. Cela ne signifie pas pour autant qu'il ait perdu sa pertinence, loin de là. L'adhésion de foi, dans ce contexte, ne peut donc se contenter d'être une adhésion à des valeurs reconnues par tous ; elle est un choix, un acte personnel et réfléchi. Julien Harvey disait : « La véritable foi ne s'établit que dans une personne libre ou du moins capable de liberté ».

Cette situation influence beaucoup le modèle de transmission. La foi chrétienne est bel et bien un héritage, mais elle apparaît davantage comme une promesse qui oriente la vie et la dynamise. La foi fait appel à l'engagement personnel et à la liberté. Personne ne peut obliger quelqu'un à croire ou à aimer. Les éducateurs de la foi ont donc à susciter ce climat de liberté pour eux-mêmes et pour les autres, dans le respect de la conscience de chacun et la confiance dans l'action de l'Esprit.

En ce sens, la foi, ne se transmet pas, Dieu seul la donne à celui ou à celle qui l'accueille. Mais la foi ne naît pas de rien. Elle suppose une annonce (Rm 10, 13-15). Saint Paul dit qu'il a transmis ce qu'il a lui-même reçu, à savoir le récit de la mort et de la résurrection de Jésus. La personne du Christ et son Évangile sont donc au centre de l'annonce. Cette Bonne Nouvelle ne se réduit pas à des mots, elle est aussi événement, au sens d'avènement. Pour faire connaître le Père, le Christ a pris chair dans une culture donnée en prenant le risque d'une parole d'homme, limitée et risquée. Des mots peuvent devenir lettre morte, la parole est toujours vive. Elle advient dans une relation et une écoute. Elle prend chair dans des existences et devient ferment du Royaume sur notre terre.

- Ce même, nous avons à mettre en valeur une intuition fondamentale du Concile Vatican II : **le respect de la liberté religieuse**. Longtemps nous avons subi la contrainte et nous avons adhéré à la foi par obéissance.

Ce qui frappe aujourd'hui, c'est la variété des parcours personnels, parcours de foi et quête de sens. On comprend de plus en plus qu'il y a quelque chose d'irréductible dans le chemin qui conduit quelqu'un à croire. En fait,

on comprend qu'on ne transmet pas la foi mais ce qui peut en favoriser l'émergence. On comprend aussi de plus en plus que la foi est l'engagement d'un sujet qui dit *je* et qui revendique d'affirmer ce qu'il pense. Chacun refuse qu'on lui dicte ce qu'il doit penser. Chacun souhaite détenir la clé de la dernière décision de sa conscience. L'émergence du sujet constitue un défi inédit pour la réflexion chrétienne et pour la pastorale de l'Église. Cela suppose d'accepter que certains disent non.

En raison de cette émergence accrue, les individus se méfient des institutions qui risqueraient de les embrigader ou de les obliger à penser autre chose que ce à quoi ils adhèrent. Ce n'est pas tant la foi qui s'amenuise que le lien à l'institution qui se relâche. L'affirmation d'une conscience personnelle plus nette ne va pas contre l'Évangile, bien au contraire, mais elle bouscule de nombreuses manières de faire et de penser dans l'Église. Elle se confronte aussi à la rencontre de croyants d'autres religions et aussi d'agnostiques. Nous avons à apprendre à dire notre foi dans ce contexte.

4. La dimension pédagogique

Enfin pour que la proposition de la foi demeure réalité, il faut des mises en œuvre, des chemins à parcourir, à emprunter ensemble. C'est le sens du mot « pédagogie » : l'art de conduire. Je retiens trois aspects à titre de suggestions.

A. Faire appel au désir et s'appuyer sur lui

Avant de se traduire en méthodes et en programmes, la pédagogie doit s'appuyer sur le désir d'être chrétien, le désir d'être disciple du Christ, le désir d'être révélés à nous-mêmes par les autres et par Dieu lui-même. Car il n'y a pas de révélation de Dieu sans qu'il y ait révélation de l'être humain à lui-même. De même, seul celui ou celle dont le cœur est ouvert, croyant ou non, devient capable d'accueillir un autre que lui-même. Or notre société de marché obture ce désir profond

parce que tous les besoins doivent être comblés, au plus vite. La raison et la technique sont les « réponses ». Le principal obstacle à la foi est la culture marchande qui tend à rendre insignifiante toute recherche de sens puisque, pour elle, il suffit d'être branché et de consommer. Il s'agit alors de susciter des manques, des écarts et d'offrir une pédagogie d'éveil :

éveiller–réveiller–susciter–ressusciter.

La catéchèse ne peut exister sans la présence de cet éveil qui donne faim et soif, qui met en route, en marche pour une quête en creusant un désir.

B. Des cheminements diversifiés

Les parcours sont de plus en plus personnels, ils nécessitent un accompagnement qui fera appel à la personne dans sa globalité, à tout l'être et non seulement à sa raison. Ce qui suppose de redonner toute sa place au corps. Faire appel aux sens : voir, entendre, toucher, sentir. Et pas seulement réfléchir avec sa tête bien que cela soit nécessaire aussi. Mais l'intelligence de la foi qui touche le cœur se cherche et s'exprime dans le corps.

À l'heure de l'Internet, des festivals des films du monde et de la danse, l'Évangile trouve de nouveaux créneaux pour se propager. Les adolescents y sont particulièrement sensibles. Il en va de l'inculturation de la foi. Inculturer la foi, c'est permettre à l'Évangile de se dire dans la culture actuelle, c'est discerner dans cette culture les forces de l'Évangile déjà à l'œuvre et l'Esprit présent. C'est aussi lui permettre de s'enrichir tout en étant une instance critique par rapport à cette culture.

C. Récits, symboles, et fête

Ces derniers siècles, la catéchèse a trouvé sa source dans les dogmes et dans une présentation rationnelle et abstraite de la foi chrétienne. Il nous faut revenir aujourd'hui à la tradition, passer du fleuve à la source et

nous enraciner davantage dans les récits bibliques comme récits fondateurs. Ils rejoignent un public de tous âges et demeurent d'une étonnante actualité à condition de favoriser leur lecture et leur compréhension par une interprétation qui prend en compte notre situation actuelle et ses problématiques.

Il nous faut aussi réinvestir les symboles chrétiens déployés dans la liturgie et leur redonner toute leur puissance créatrice. Une démarche symbolique est créatrice de sens, elle ouvre un espace en laissant place à la poésie et à l'imagination.

Récits et symboles se lient ensemble dans la dimension festive que nous avons perdu de vue en localisant la catéchèse dans l'école.

Pour terminer, je voudrais souligner l'impérieuse nécessité de garder l'horizon ouvert. Ne trouvons pas trop vite des formules satis-

faisantes. Dans l'espace de nouveauté qui nous est offert, osons vivre des tâtonnements, des échecs, des erreurs et des réussites.

Monsieur Gilles Routhier évoquait l'exode au début de ce *Carrefour 2001*, j'évoquerai pour ma part ce sympathique Jonas, à défaut de trouver une figure féminine ! Jonas qui résiste à la mission que Dieu lui confie: celle d'annoncer la tendresse et la miséricorde de Dieu envers les païens de la ville de Ninive. Il fuit jusque dans la ventre de la baleine, signe de sa mort et de sa résurrection. Il lui faut naître d'en haut avant d'être à la hauteur de la tâche et prendre son appui en Dieu seul. Courage, avançons sans nous laisser détourner si ce n'est pour mieux renaître.